

# CARTOGRAPHIE DU GRAFFITI PAR LES PLANS DE RÉSEAUX URBAINS

par *Nicolas Peillon*

*Databastards (VisualVandal + GraphicGame)*

10 Rue du Bailly

93210 LA PLAINE ST DENIS

*peillon.nicolas@gmail.com*

---

*Tagueur depuis plus d'une dizaine d'années, je me destine dès 2006 à des études en Communication Visuelle puis en Design Graphique. Diplômé en 2014 de l'EESI avec les félicitations du jury, je mène actuellement le projet Databastards de manière indépendante.*

Actuellement, je réalise ce que j'ai baptisé *Généalogie du graffiti et post graffiti parisien : king of Paris 1984-2014* une proposition qui s'attache à retracer l'impact des différents acteurs ayant façonné sur les trente dernières années l'histoire du graffiti parisien.

J'aborde dans mon mémoire « Né dans la rue, mort dans la galerie » l'art illégal à l'heure de l'institutionnalisation, nécessité d'une segmentation des différents mouvements et tendances que regroupe la culture graffiti. Mon premier projet se concentre sur Paris et a pour ambition de se décliner à d'autres capitales du graffiti. J'aborde ma réflexion ville par ville en considérant que ces dernières fonctionnent comme les écoles d'un courant artistique que serait le graffiti.

L'ubiquité de certains graffeurs, le fait qu'ils aient pu traverser plusieurs générations du graffiti dans différents lieux rend le projet d'une cartographie exhaustive complexe.

Cette visualisation se veut donc une généalogie, et non pas un simple relevé des lieux de provenance de différents graffeurs de la région parisienne. Finalement cette cartographie fait apparaître de véritables constellations autour d'artistes, de groupes et de tendances, de références, qui se nourrissent les unes des autres.

Laissant le spectateur non initié face à une information qui est cryptée, pour lui, comme le sont les tags dans la ville, ce ne sont pas des références de l'ordre de l'art contemporain qui sont nécessaires à la compréhension ici, mais une simple observation des rues de Paris dans le temps.

En plus d'investir les plans de la RATP et SNCF, symboles très forts évoquant le graffiti vandale (contrôle

telle ligne etc.), l'imaginaire de cette carte joue également sur un registre plus poétique : les noms auxquelles renvoient ces noms de stations que l'on connaît tous sans connaître leur étymologie forment ainsi une véritable chimère urbaine. Enfin, ce choix de réseau en perpétuelle évolution illustre le mouvement dans le temps (la vitesse des transports, la vitesse à laquelle les choses évoluent)

Étant tributaire de la topologie existante sur les plans à disposition, il s'agit d'une forme de création assez spécifique, assez proche de la cartographie mentale. Il s'agit de créer des ponts et des connexions entre différents graffeurs anonymes dont le style de peinture permet d'imaginer une manière de vivre le graffiti. Aussi à mes yeux, afin d'avoir une approche significative, il s'agit de cartographier chaque ville indépendamment, puisque chacune des capitales européennes recèle une scène locale hétérogène, et un style qui lui est propre.

À l'heure d'internet et des voyages low cost, il devient extrêmement difficile de démarquer cette identité propre à chaque ville tant les pratiques s'entrechoquent, se fractionnent et s'influencent. Les capitales européennes du graffiti que sont Paris, Berlin, mais aussi Lisbonne ou Athènes, voient ainsi défilier chaque été une pléiade de graffeurs internationaux, hors du cadre de festivals règlementés ou de projets institutionnels. Il s'agit-là de groupuscules (crews), indépendants, voyageant par le système Inter-rail et bien souvent à la recherche de modèles de métros ou trains propres à certaines régions.

Il s'agit aussi de championnats européens des groupes les plus assidus de chaque pays, venant investir une scène locale déjà marquée par les différentes rivalités entre les autochtones.

Ainsi certains tagueurs jouent sur plusieurs tableaux, et concourent lors de compétitions organisées de ville en ville.

Il n'en demeure pas moins que chaque groupe est attaché à un ou plusieurs bastions, bien souvent dans la ville où il a débuté. Cependant pour des raisons de sécurité évidente le tagueur illégal ne peut pas clamer cette identité par l'intermédiaire de code postaux ou autres citations d'origine tel qu'on le trouve plus fréquemment dans le rap. Enfin toujours par prudence, les graffeurs, notamment les 'trainistes', utilisent un certain nombre d'alias afin de brouiller les pistes d'éventuels repérages.

Nous touchons-là un milieu fermé, qui, malgré le nombre d'images disponibles aujourd'hui reste extrêmement codifié. La totalité des liens, affiliations ou simples connexions entre deux groupes est donc difficile à structurer sur une base de données cohérente, et compliquée à cartographier.

Mes travaux interrogent l'impact de ces traces sur le long terme, en soulevant une problématique qui est celle de la postérité d'une action éphémère que serait le tag. Je m'attache à l'élaboration d'une image qui ne serait plus exclusivement liée à un groupe ou à un artiste, mais qui résulterait de la prise en compte d'un ensemble d'informations inhérentes à la pratique.

Il est impossible de dresser un constat en temps réel de toutes les évolutions de ce type de pratiques incontrôlables, ce qui justifie la nécessité d'aborder ces domaines par une connaissance profonde du milieu, une approche artistique et un esprit de recherche.

Le placement d'un ensemble d'acteurs les uns par rapport aux autres (artistes ou pas), permet de retracer leurs trajectoires, non pas de manière spatio-temporelle, mais historique. Il est donc important de préciser qu'un graffeur originaire de la banlieue sud peut se retrouver au Nord de la carte selon sa pratique.

En sortant d'une simple géolocalisation / indexation trop souvent visible dans les propositions actuelles, il s'agit de soulever des questions essentielles à l'appréhension du graffiti, à savoir : paternité des styles, impact d'un groupe sur une époque, émergence de nouvelles pratiques, etc..

À ce sujet, l'apport du terme « post graffiti » dans le titre, permet de souligner les propositions contemporaines qui consistent à faire du graffiti par d'autres moyens. Bien qu'ayant des propositions très différentes, toutes les personnes citées ici ont pour point commun d'avoir marqué le quotidien des parisiens par

des pratiques communes menées dans l'espace public et/ou institutionnel.

Dans un premier temps la légende de la carte est intentionnellement assez peu fournie, par la suite différents degrés de lecture, plus ou moins complexes, seront proposés, s'adaptant à l'aide de filtres.

Le découpage reprend celui des zones tarifaires existantes et laisse apparaître les différentes générations et activistes les ayant traversées. On trouve en terminus les locomotives actuelles de la scène graffiti parisienne, elles-mêmes héritières des correspondances qu'elles ont pu emprunter par le passé.

En plus de celle-ci, plusieurs visuels sont proposés, chacun d'eux abordant en image un aspect de la culture graffiti. Outre la finalité didactique que peuvent avoir les représentations en circuit proposées par Harry Beck en 1934, c'est à partir de diagrammes populaires provenant de domaines aussi variés que la sociologie, l'économie ou la physique que je travaille. Détournés de leur sens initial, ces visuels mettent alors en lumière différents enjeux liés au graffiti, en abordant certains points essentiels : légitimité, enjeux, identité, média, pratiques, histoire et avenir.

Le projet final consiste en la réalisation d'un site internet contributif baptisé « VisualVandal » ayant pour ambition de centraliser des informations précieuses pour ce qui constituerait la première base de données structurée regroupant tous les courants du graffiti à Paris.

Mon souci principal est de créer un condensé, le plus complet possible, exposant un maximum d'acteurs, illustrant la complexité et les contradictions que peut recouvrir l'ensemble des approches au sein d'une même communauté.

Première base de données ayant pour domaine d'étude l'univers underground du graffiti parisien, les informations présentées ont la particularité de ne jamais avoir été synthétisées en des images structurées, lisibles et didactiques. Il est essentiel de souligner que ces informations ne relèvent pas de 'data base' mais de connaissances *invisibles*, seulement connues de certains passionnés. Malgré une réelle intention de porter un regard objectif et complet dans le sens où il n'exclut aucune pratique, ces cartes sont évidemment discutables et c'est là tout leur intérêt : une base de réflexions et d'échanges.

La finalité de ce projet réside dans l'envie de proposer l'accès à une *véritable* culture du graffiti, qui continue à évoluer en parallèle de celle engendrée par la suite, à savoir le 'street art'. Ainsi sur le long terme, l'objectif est



Figure 1 : Cette carte s'attache à faire ressortir les différentes périodes et générations de graffeurs, leurs groupes d'appartenance, leurs supports et techniques de prédilection, etc.

de permettre aux détracteurs comme aux défenseurs d'asseoir leurs discours sur des noms, des époques et des styles, pour permettre à l'avenir des débats sur ce sujet qui soient plus constructifs.

Cette plateforme 'VisualVandal' veut réunir l'ensemble de mes recherches cartographiques, mais aussi des diagrammes, des représentations 'data design'. Il s'agit, en quelque sorte, de produire un Atlas illustré, voire une véritable encyclopédie graphique.

L'idée d'un labyrinthe en quatre dimensions, dans lesquelles l'individu pourrait se déplacer, prend sens avec le projet *ViaNavigro*. Si le jeu de piste urbain laissé par l'empreinte des tags est aujourd'hui difficilement perceptible par le public, *ViaNavigro* pourra permettre de toucher un public beaucoup plus large. Ce projet fonctionne à partir des mêmes intentions didactico-ludiques que les autres diagrammes. Mais plus encore, il s'étend au *rap* plus populaire auprès du grand public.

Certains piliers du *rap* français évoquent eux-mêmes les enjeux d'une telle cartographie : conférence « *le rap éclaire-t-il toujours Paname* » présentée à Paris, en Novembre 2014 (Sciences-Po Paris).

«À l'époque on pouvait facilement produire une cartographie de Paris en fonction de ce qui s'y passait par le rap» Oxmo Puccinno ; « *Paris est une mosaïque de toutes les villes de France* » Black Boul'.

Une cartographie du rap - musique des plus populaires en France aujourd'hui - sous-entend des enjeux passionnants. Nous sommes à l'aube d'un chantier en éternelle évolution, d'une ouverture sur une matière intellectuelle et personnelle de données cryptées : *le tag*.

En 2014, les quarante ans du hip-hop ont été proclamés. Mais plutôt que de regarder le mouvement souffler ses bougies, *DataBastards* est parti du constat que le

*hip-hop* n'a pas arrêté de s'inventer et de se réinventer. Loin de seulement s'embourgeoiser, comme certains veulent le dire, balayant avec vigueur la crise de la quarantaine, il est aujourd'hui temps pour les rappers, *turntablists*, graffeurs, *b-boys*, danseurs, activistes, mais aussi et surtout auditeurs et passionnés, de se retourner sur 40 ans d'une culture partagée. Les choses défilent très vite : des noms en pagaille de personnes ayant peuplé et repeuplé ce mouvement. Des albums en quantité. Des transformations, bouleversements et inventions artistiques, économiques et techniques. Des scènes locales et internationales en perpétuel mouvement.

Bref, une base de données incroyable qui est simplement l'Histoire d'un mouvement. Une histoire que l'on se met timidement à « patrimonialiser ». Mais aux célébrations et au mot anniversaire, *DataBastards* préfère l'exploration des 40 années d'expériences fournies par cette musique.

Si des livres et des documentaires - essentiellement - sont sortis sur le hip-hop depuis plus de 20 ans, ce n'est pas une raison pour *DataBastards* pour se priver des rappers, *DJs*, *beatmakers*, graffeurs et mêmes danseurs à la loupe. Autant de blazes, de *crews*, de posses, de *teams*, de collectifs... (ré)invoqués, et qui viennent appuyer cette seule idée : cartographier 40 ans de patrimoine artistique *hip-hop*, quelle que soit la discipline, en défiant des formats institutionnalisés et parfois bien trop intellectualisés.

Ainsi, avec *DataBastards*, le hip-hop se fera moléculaire en investissant la table de Mendeleïv, mettra à rude épreuve les formes étirées du diagramme de Bourdieu, ou encore investira les cartes de réseaux urbains de nos grandes villes. Comme pour mieux montrer la force de cette culture : sauvage car polymorphe, intellectuelle car spongieuse, sérieuse et exigeante jusqu'au *Havin'jun* d'Afrika Bambaataa. Parce que du *sampling* à la prise de micro, des *blockparties* au *scratch*, le *hip-hop* n'a été qu'une histoire de détournements.